

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



La rose des temps de Claire de Lamirande

Louise Milot

Number 37, Spring 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39923ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Milot, L. (1985). Review of [*La rose des temps* de Claire de Lamirande]. *Lettres québécoises*, (37), 22–23.

perie, feint ou non, que les lecteurs de Noël Audet connaissent bien. Comment ne pas rappeler, ici, *Ah, l'Amour, l'Amour*, sa folle gaieté de ton, voire son délire, et pour nous mener où? À la noyade d'une enfant, puis à une occultation quasi complète, dans la suite du texte, de cette enfant, et du jeune garçon, son frère, qui pourtant, lui, ne s'était pas noyé.

Or voilà qu'il nous revient, ce garçon — on a envie de dire qu'il réapparaît — dans *La parade*: il a un peu vieilli, mais il est au point zéro de toute façon, puisqu'il n'arrive même pas à parler. Et, ma foi, il s'en tire: on est bien forcé de l'admettre à la fin quand la *parade* sous toutes ses formes est désormais dominée par lui, et qu'il l'a toute dans sa tête (p. 225). Mais on dirait que le narrateur pose un point final à l'histoire de Toto, au terme du texte, et oublie — décidément, Noël Audet aime bien jouer de l'ellipse — de nous la raconter, la dite histoire, préférant s'égarer/nous égarer, entre le début et la fin de cette histoire, dans les politcailleries de l'histoire du Québec et du Canada.

Ainsi, le récit de la mutation de Toto est un peu à l'image de la «*machine à aspirer le futur*» représentée dans la tapisserie de Gabrielle et qui «*avait l'air d'aller chercher, d'un bout, ce qui n'existait pas encore pour vous le pondre, de l'autre bout, en un tour de main*» (p. 71).

De la même manière, le passage de Toto du bégaiement à la parole s'est fait en un *tour de main*. Mais si, au moment d'achever la lecture du roman, on sait bien que Toto parle, on ne sait pas pour autant, parce que le livre le dissimule, *ce que parler veut dire*. Et comme Gabrielle, à un moment donné, on n'a pas d'autre choix que d'attendre «*la suite de l'histoire [...] À moins que ce soit le début*» (p. 73).

Tout auteur d'un roman «politique» qu'il soit, il faut croire que Noël Audet ne sait pas, lui non plus, comment on réalise l'indépendance. □

* Noël Audet, *La parade*, Québec/Amérique, 1984.

1. Noël Audet, *Quand la voile fassille*, Hurtubise HMH, 1980. et *Ah, l'Amour, l'Amour*, Éd. Quinze, 1981.
2. Jacques Godbout, *Les têtes à Papineau*, Éd. du Seuil, 1981.
3. François Barcelo, *La tribu*, Libre Expression, 1981.
4. François Hébert, *Histoire de l'impossible pays*, Éd. Primeur, 1984.

Roman
par Louise Milot

La rose des temps

de Claire de Lamirande

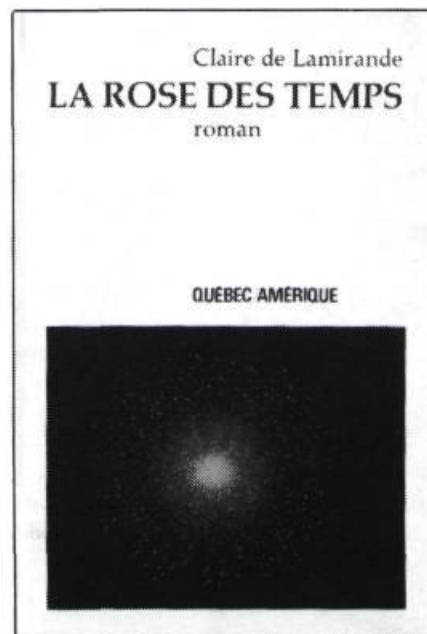
Décidément, le maire Drapeau aura été, pour l'imaginaire romanesque québécois, un «embrayeur mythique» de première catégorie (voir, dans ce même numéro, le compte rendu du roman de Noël Audet). Dans le dernier roman de Claire de Lamirande, comment ne pas penser à lui, par moments tout au moins, sous les traits du personnage d'Oliphant, maire de Montréal au moment de l'Expo 67, et objet, avec le général de Gaulle, rien de moins, d'un complot international qui aurait visé à les assassiner tous les deux. Tant par le choix de vedettes politiques que par le rappel d'un événement — l'Expo 67 — encore présent dans bien des mémoires, Claire de Lamirande a opté pour une science-fiction à forte teneur référentielle. Était-ce là une façon sûre de rejoindre des lecteurs par ailleurs habitués aux téléromans et au téléjournal? J'en doute.

Quoi qu'il en soit, l'assassinat n'a pas davantage lieu dans le roman que cela

n'avait été le cas en réalité; mais on peut dire de la version fictive que les choses ont l'air de s'y être passées de façon bien complexe, pour ne pas dire hypercompliquée: même si, en effet, ce récit n'est aucunement à rattacher à de la littérature dite *difficile* à lire, son développement de détail est *difficile* à comprendre, ce qui n'est pas la même chose.

L'histoire se passe donc en 1979, douze ans après le moment du complot présumé. Pendant toutes ces années, l'avocat Riverin, un proche collaborateur du maire, a constitué un dossier aussi complet qu'impossible à interpréter, de son propre avis. D'une part, la thèse du chef de police de la CUM, Nil Livernois — et sans doute la thèse officielle — se ramène à ceci: que la police ait fait courir, ait encouragé même, la rumeur d'un complot — qui existait sans doute — a justement neutralisé toute éventualité de complot... de sorte qu'il n'y a pas eu, finalement, de menace réelle sur la vie des deux hommes. Quant au parti-pris de Riverin, il tient au contraire à ce qu'il y a bien eu danger, jusqu'à la dernière minute. Ce qui est justement mystérieux, de son point de vue, c'est que le complot n'ait pas réussi! Quelque chose de bizarre, mais qu'on devrait pouvoir comprendre à l'analyse du dossier, aurait interrompu *in extremis* l'opération-assassinat. C'est dans la réponse à ce dilemme, on s'en doute, que s'infiltrera l'in vraisemblance de la science-fiction.

Au centre de tout cela, un héros, Simon Clavel: journaliste célèbre, sorte de James Bond de service (bien que marié et père de famille), et qui a été mêlé, de près ou de loin, à tout ce qui s'est passé dans le monde depuis pas mal d'années. C'est par lui, dont le journal de captivité est transmis à Riverin, (on doit déduire



que cet épisode a lieu en 1979) que l'affaire est éclaircie, au terme de plus de trois cents pages, d'une façon qui de toute évidence se veut spectaculaire. Dévoilons juste un peu la finale et disons que c'est par une transgression du fonctionnement traditionnel de la temporalité que le tour de passe-passe parvient à s'effectuer. À son insu — et si ce n'était de ce point, l'opération se distinguerait peu de la Rédemption des chrétiens par le Christ... — Clavel se trouvait à avoir sauvé par avance, en 1967, la vie du maire et du général de Gaulle, parce qu'il avait capitalisé du pouvoir par anticipation, à partir d'un geste qu'il n'allait poser qu'en 1979 (!) et dont, par surcroît, il n'allait comprendre la portée que rétroactivement!...

Ai-je bien compris? En gros, je pense que oui. Mais si vous ne m'avez pas trop suivi, rien d'étonnant; je vous ai forcément caché beaucoup de circonstances et beaucoup d'épisodes... Le rôle de Brindamour, par exemple, secrétaire du maire, qui donne le change pendant toutes ces années à un agent de la CIA à qui elle transmet, par amour pour son patron, des informations falsifiées; celui de Lasonde, ami de collège de Riverin: il accepte d'essayer de voir clair dans le fameux dossier, à travers les malheurs de son divorce et la frénésie de sa relation à Mélusine, peintre/caricaturiste/vendeuse de portraits de monstres... Et quoi encore.

Il semble en tout cas qu'au-delà de la tactique un peu facile d'ancrer l'anecdote dans le «réel», une dimension plus fondamentale du roman consiste à proposer une interprétation globale du monde — et du monde politique au sens large, notamment. Le personnage un peu/beaucoup fantasmagorique de *L'Oeil*, sorte de surhomme maléfique, est incontestablement, de ce point de vue, le héros du système, même si c'est Clavel qui est le héros du roman. Et ce n'est pas la moindre découverte de Clavel, au moment où il est clairement tenu sous le joug de *L'Oeil*, que de prendre conscience que rien, dans les gestes de sa vie jusqu'à ce jour, rien de positif, d'ambigu ou de négatif, n'avait échappé au pouvoir parfaitement dominateur et centralisateur de *L'Oeil*, y compris l'histoire qu'il est en train de vivre sous nos yeux. On ne s'étonnera pas alors que son rêve soit de rencontrer cet Être mystérieux. Encore ici, comment ne pas penser, au-delà d'un quelconque déter-

minisme, à une représentation de la Providence, ou de l'anti-Providence? Comme l'écrivait le poète, *L'Oeil était dans la tombe et regardait Caïn*. Ici, *L'Oeil* est dans le livre et il fait peur au monde.

Ainsi, en dépit d'un ton et d'un contenu qui se donnent d'emblée pour étonnants, les choses finissent par tellement ressembler à du déjà vu ou à du banal dans ce roman que la surprise, comme on dit, c'est qu'il n'y a pas de surprise.

J'avoue bien simplement n'avoir à aucun moment été captivée par un texte dont l'endos de la couverture assure qu'il «invente constamment de fascinantes intrigues». Pourtant, Claire de Lamirande est un écrivain expérimenté, et on ne peut reprocher à son livre de graves gaucheries d'écriture. En un sens, la narration est même menée avec une certaine virtuosité. Non seulement la narrateur change avec chaque chapitre, mais il y a un aller-retour constant de 1967 à 1979. Et comme la brochette de personnages est la même aux deux époques, comme, également, les gestes d'une époque sont susceptibles de faire effet — ou d'avoir fait effet — sur l'autre, on voit qu'il faut du souffle pour tenir tous les fils ensemble. Or Claire de Lamirande l'a, ce souffle, au long de 61 courts chapitres, même si c'est au prix, nous l'avons vu, d'un peu de méli-mélo pour le lecteur.

Mais on accroche (ou on décroche) à propos de l'allure gonflée, ampoulée, d'une anecdote qui ne nous atteint pas; ou à propos de l'arrière plan politico-religieux, c'est selon. Mais au fond, ce qui gêne le plus, dans ce roman, et ce qui nous amène à nous méfier de plus en plus et à tout prix, c'est un étalage d'érudition

absolument gratuit, une manière de vernis culturel, qui embellit et qui décore à vide. Ainsi, par-delà la spécificité de chaque narrateur ou narratrice se profile une instance qui, tout en ne correspondant ni aux uns ni aux autres, veut nous tenir la main parce qu'elle en sait plus que nous et, pour les mêmes raisons, nous imposer son ton. Il en résulte un texte panaché,

soit de pastiches intertextuels:

Autant en emporte Brindamour (titre du chapitre 31, p. 155),

Le truc de la lettre volée recommence à marcher

(titre du chapitre 56, p. 295),

soit de citations déguisées qu'on ne peut pas ne pas reconnaître:

Il crie dans son coeur comme il crie sur la ville (p. 18),

Une âme qui s'élève élève le monde (p. 51),

Hair ou ne pas hair (p. 123);

mais surtout, d'une somme de références à des artistes ou à des oeuvres d'art, qui semblent aller dans toutes les directions, et pour lesquelles on cherche en vain une quelconque motivation interne au discours:

Mélusine en est à se dire qu'elle en fera une caricature monstrueuse. Une femme épuisée mais ravie d'extase comme la Sainte Thérèse d'Avila de Cellini (p. 33),

Clavel se regarde la cheville [...]. Un attachement pour ses vieux souliers. Comme Félix Leclerc (p. 122),

T'aime Hélène. Pourquoi le dire tout haut? [...] L'amour de loin, comme dans Claudel. Les antipodes (p. 126).

Tout cela respire le travail (trop) bien intentionné et (trop) bien fait. Il semble qu'on veuille nous enseigner ici qu'il est possible de s'asseoir régulièrement à sa table de travail, d'entreprendre et de poursuivre la rédaction d'un long roman de science-fiction, et de l'écrire dans un français dit cultivé. C'est possible: Claire de Lamirande en a fait la preuve. En toute candeur, pourrait-on dire, pour employer un terme qui revient sans cesse dans *La rose des temps*, sans qu'on sache trop pourquoi.



Photo: Athé